

ANNA



Ève

# Anna

*Roman*

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2019

Pour tout contact :  
Éditions Persée – 38 Parc du Golf – 13 856 Aix-en-Provence  
[www.editions-persee.fr](http://www.editions-persee.fr)

## CHAPITRE 1

**A**nna s'est assise et m'a regardée.  
Des yeux bleus qui sourient...  
Son regard est si profond et si humble...  
Je ne sais pas... comment ?  
Comment aborder cette femme qui si souvent a croisé mon chemin.

Une petite femme, le visage marqué par la vie, un peu fluette, si forte et si fragile !

Je lui ai demandé si elle voulait me parler d'elle, de son histoire.

Je pensais que ce serait plus dur pour elle, et pour moi...

Un moment de silence s'est installé et son regard s'est posé au lointain.

Elle m'a simplement dit « oui ».

Je savais qu'elle avait connu un parcours compliqué, mais sa force et sa façon de ne pas dire cela m'avaient toujours laissée coite.

Anna est née en 1940, fille de Pétronille Springard et de Sébastien Schartier, romanichels, « manouches » dit-on, sœur de sept enfants.

— Quel est ton premier souvenir, Anna ?

— Je me souviens, dit-elle, d'une fermette d'agriculteurs, on nous avait placés. Ma mère a été emprisonnée quelque temps...

Ses yeux se ferment lentement, comme si elle voulait effacer ce qu'elle vient de dire.

— Mes frères et sœurs ont également été placés le temps qu'un des oncles fasse les demandes pour les récupérer. On travaillait dur, me confie-t-elle, j'avais 7-8 ans. Lorsque maman est sortie, elle est venue nous chercher, on a quitté la caravane pour une grande maison.

J'ai peu de souvenirs de cette période, ajoute-t-elle.

Après l'école on allait vendre des paniers d'osier que ma mère fabriquait, c'est mon père qui lui avait appris, en faisant du porte-à-porte. Les manouches sont souvent vanniers et se transmettent leur savoir de génération en génération, ou rempailleurs de chaises.

Anna sourit malicieusement.

— Elle gardait tout l'argent des ventes, de temps en temps nous arrivions à garder un sou, on ne disait rien ou qu'on l'avait perdu.

Le temps s'écoulait ainsi, on vivait pauvrement, maman nous tenait sous sa coupe !

L'école ? On n'y allait pas souvent, maman avait besoin de nous. Les autres ne nous aimaient pas, donc cela ne nous manquait pas.

On vivait autour des corvées, de la famille, la communauté.

Anna penche la tête légèrement sur le côté, son visage est marqué par la vie, par le temps.

L'espace d'un instant, il s'illumine.

— Ensuite le temps a passé et je suis devenue une jolie femme ! reprend-elle en me faisant un clin d'œil. On n'avait pas la possibilité de sortir mais j'avais quand même réussi à rencontrer un amoureux. Je l'aimais, grand Dieu que je l'aimais !

J'avais perçu Anna comme un roc, comme un socle et je découvre des légèretés d'esprit, laissant apparaître de la malice.

— C'était un « gadjo » comme on dit dans notre race.

— Comment était-il, Anna ?

Elle me regarde, sourit et continue :

— Impossible de le présenter à ma mère. Chez les manouches à cette époque, heureusement cela a bien changé, on ne pouvait pas fréquenter « les gadjos », ils n'étaient pas de notre race.

Son regard se perd.

Anna n'en dit pas plus. Je reste sur ma faim... Le silence s'installe.

J'attends, je n'ose relancer la conversation de peur de l'effrayer. C'est rare de se confier pour ce peuple de nomades.

— Malheureusement pour moi je suis tombée enceinte, reprend-elle.

Elle me regarde, les yeux si doux, un léger sourire aux lèvres, comme une acceptation.

— Je l'ai su après, après que ma mère a fait en sorte de nous séparer.

Anna aborde son histoire brutalement, je ne m'attendais pas à des confidences aussi rapides.

Je suis surprise et quelque peu décontenancée.

J'apprécie cette femme depuis le premier jour où nos chemins se sont croisés.

— Ce jour-là, je lui ai donné rendez-vous en bas de la rue. J'avais fait passer un mot par un cousin, c'est comme cela que l'on communiquait, pas de portable à l'époque !

Cet imbécile de cousin en a parlé à ma mère qui m'a retenue sur des tâches ménagères et je ne sais pas ce qui s'est passé ou je n'ose le deviner...

Ne le voyant pas venir à mon rendez-vous, j'ai pensé qu'il ne m'aimait pas vraiment, qu'il ne voulait plus de moi.

Je ne l'ai plus revu, j'ai seulement appris beaucoup plus tard qu'il m'avait écrit un mot que maman a subtilisé, les langues se délient longtemps après...

Quel drame lorsque ma grossesse s'est avérée à tous !!

Une manouche engrossée par un gadjo ne trouve pas de mari au sein de la communauté.

J'étais abasourdie, soumise à mon destin...

Je suis restée bête, seule avec mon chagrin, maman était dure, si dure !

Je ne pouvais pas me confier, me plaindre.



Quelque part, pour elle, je l'avais mérité, punie car il n'était pas de la race et parce qu'à cette époque on se mariait avant d'aller plus loin.

Il n'y avait pas de contraception...

Anna me fixe et reprend :

— Élever un enfant seule dans les années soixante était difficile. Je suis restée vivre avec maman, mes frères et mes sœurs.

Aucun manouche ne voulait d'une femme engrossée par un « gadjo » !

C'était une insulte, pire qu'un adultère.

Devant mon regard interloqué, elle m'explique :

— Nous sommes une communauté, une race. Comment accepter une personne ne comprenant pas notre façon de vivre, de communiquer.

J'éclate de rire.

C'est vrai, cela me paraît à moi tellement évident d'aimer sans restriction, sans s'occuper du regard des autres.

J'ai du mal à envisager cela ! Je ne comprends pas.

Comment peut-on agir en fonction du regard des autres et de leurs préjugés ou leurs coutumes lorsqu'il s'agit d'aimer !

Lorsque mon regard croise celui d'Anna, mon rire s'éteint aussitôt et la honte m'envahit.

Je commence à peine à découvrir Anna, et déjà je juge ?

Ou du moins je ne me débarrasse pas de mon univers.

— Excuse-moi, Anna, mais cela me paraît tellement improbable.

Anna me sourit, comme pour me dire « cela n'est pas grave, tu ne peux pas comprendre ».

Elle me propose un café, elle a besoin de faire une pause, même si son attitude, son visage, n'expriment pas le moindre trouble.

Je pense qu'à l'intérieur, remuer tout cela doit quand même la bouleverser.

Elle ne laisse rien paraître.

— J'ai eu beaucoup de peine. Mais que faire ? dit-elle le regard pensif.

Je comprends ton regard, ajoute-t-elle.

Mais les temps étaient différents et la communauté manouche est différente.

Elle fonctionne avec des codes.

Le regard légèrement voilé d'Anna et son attitude lointaine me mettent mal à l'aise.

Merde ! Je demande à Anna de me parler d'elle et j'oublie d'écouter, j'oublie de percevoir avec autre chose que ma pensée.

— Anna, je suis désolée, je réfléchis comme madame Delta.

— Madame Delta ? Qui est-ce ? dit-elle en riant aux éclats.

D'un air complice, je dodeline de la tête.

Elle a sorti son paquet de tabac et commencé à se rouler une cigarette, et mes yeux se posent sur ses doigts jaunis et mutilés.

J'avais remarqué qu'il lui manquait la moitié de son pouce droit et la moitié de son index droit, mais je n'avais jamais osé lui demander...

Elle verse le café dans les deux tasses, et me propose de sortir sur le perron de la maison, « on ne fume pas à l'intérieur ! »

Nous nous asseyons sur un banc près de son garage face à la rue et aux passants.

Elle aime bien s'asseoir là, me confie-t-elle.

Anna leur donne des surnoms, cela fait trente ans qu'elle habite le quartier, elle connaît les nouveaux comme les anciens.

Elle possède une anecdote pour chacun.

Untel a fait ceci, untel a fait cela, sans jamais prendre parti, se quereller, se réconcilier... et puis pardonner.

La vie ne l'a pas rendue amère, agressive ou dépressive.

Elle possède une telle force ! Une forme d'humilité.

Elle dégage une joie de vivre, sans excès, sans tristesse malgré ces débuts de vie qui m'apparaissent déjà fort compliqués...

— La cigarette, ce n'est pas bon, Anna !

Elle me regarde, dodeline de la tête.

— C'est mon seul plaisir, je n'ai jamais bu une goutte d'alcool, le docteur m'a dit qu'il fallait surtout pas que j'arrête.

Je la regarde, elle est sérieuse et là j'éclate de rire !

— C'est vrai, répond-elle, plus certaine encore.

— Anna, ce « gadjo » tu l'as revu ? Pourquoi tu n'as pas cherché à le retrouver ?

— Je n'ai pas cherché, c'est vrai. Mais je pensais qu'il ne voulait plus de moi. J'aurais dû.

J'aurais dû être plus forte que ma mère. Mais je la craignais, tu sais.

Je l'aimais, mais je la craignais, elle pouvait se montrer si dure !

Il a essayé de prendre contact avec son fils longtemps après, mais sans conviction lui non plus, nous étions jeunes et insouciantes, pas assez forts pour braver un clan !

À ce souvenir, je la sens triste de n'avoir pu le vivre et fière d'appartenir à ce clan !

L'humidité de l'automne commence à nous gagner, cigarette terminée, nous rentrons au chaud.

— C'est ainsi que je l'ai rencontré, mon mari. Je ne sais si c'est par dépit ou pour m'échapper de la maison familiale que je l'ai épousé. Au début de notre mariage il n'était pas celui qu'il est devenu...

Elle boit une gorgée de café et son silence est énigmatique...

Elle est ailleurs, encore une fois ses mots ne sont pas chargés de sens émotionnel mais ils dégagent tellement de charge et de sous-entendus.

— Pourquoi lui, Anna ?

— Il était un bon « gadjo », il parlait peu, travailleur, et acceptait que je sois enceinte, répond-elle.

Anna fait de nouveau silence, elle est absente tout en observant sa tasse.

Elle semble absorbée par un vide ou une immensité.

J'ai du mal à reprendre mes questions. Je lui souris, lui prends la main.

— Et tes doigts, Anna, que t'est-il arrivé ? Anna, j'ai tellement de choses à demander...

Cette femme m'intrigue et me fascine. Elle est entourée d'une aura de plénitude et de multitudes.

Anna rit !

— J'ai toujours répondu aux enfants qui me posaient la même question, intrigués, que c'était un stylo explosif pendant la guerre qui m'avait emporté le bout de mes doigts. Fallait voir leurs têtes !

La vérité, c'est qu'il fallait manger.

Les paniers d'osier ne nourrissaient pas onze enfants.

Nous allions chasser le niglo, et nous pêchions à la dynamite.

Un jour la mèche n'avait pas dû être assez longue, le bâton de dynamite m'a explosé dans la main.

— C'est quoi un niglo, Anna ?

— Un hérisson, répond-elle, le regard amusé. C'est très bon tu sais ! Ma mère les préparait soit en ragoût soit à l'aillé.

Elle commençait par le gonfler avec une pompe, en introduisant l'embout dans sa bouche.

Puis elle prenait un rasoir, pas ceux d'aujourd'hui, ceux qui ont la forme de couteau, les vrais rasoirs à barbe.

Elle rasait toutes les aiguilles de son dos ainsi que les poils de son ventre. Elle ouvrait l'abdomen pour sortir les organes, puis l'ébouillantait.

J'adorais à l'aillé !

Anna a le regard d'une enfant qui découvre un jouet, elle est si nature !

— Le niglo est cuit dans l'ail pendant deux trois jours, un délice...

On n'en mange plus maintenant, ils sont devenus rares et sont une espèce protégée.

On se réunissait tous, on faisait un feu et on partageait les niglos, chaque moment était un partage.

— Tu as dû avoir très mal, lorsque tes doigts ont explosé ?

— Non, me dit-elle je n'ai rien senti sur le coup, après plusieurs heures oui.

De nouveau Anna se plonge dans son absence, le regard ailleurs...

— Tu sais c'était pas facile, reprend-elle. J'étais enceinte, ma mère prenait tout l'argent que je gagnais et même mes allocations. Il fallait que je parte. Alors lui ou un autre, je n'avais pas le choix.

Aujourd'hui les femmes « parents isolés » ont des aides, avant non.

Tu avais juste l'allocation familiale, et aucun manouche ne voulait d'une femme mère.

— Anna, je ne juge pas, je t'écoute...

— Mon mari n'avait rien, bien que sa mère, veuve, disposait d'une situation aisée.

Heureusement qu'un de mes frères aînés possédait un terrain agricole, il nous l'a prêté pour nous installer.

Mon mari, très bon maçon, y a construit une cabane en bois, nous étions bien lotis, le reste de la famille vivait en caravanes, pas celles que les gens du voyage ont maintenant, des caravanes toutes simples.

— Et ton père, Anna, qui était-il ? Tu l'as connu ?

— Je ne me souviens pas de lui, me dit-elle. Il est mort en prison, fusillé.

On m'a longtemps fait croire qu'il était mort à la guerre, mais c'était faux.

J'ai été choquée et honteuse d'apprendre la vérité.

Je n'ai jamais parlé de cela, c'est pour moi trop honteux et si terrible.

Anna penche la tête sur le côté et prend ma main.

— Laisse-moi te raconter...

Une de mes nièces a fait des recherches il y a quelques années.

Tu sais, on aime bien aujourd'hui reconstruire un arbre généalogique, savoir d'où l'on vient.

Mon père s'appelait Sébastien. Il était bel homme !

J'ai retrouvé une photo où il pose près d'une roulotte en bois attelée à un cheval.